

## LA VIE DE SAINT ARSÈNE

*Cette Vie est tirée de Rufin dans son troisième livre, contenant les actions et paroles remarquables des saints Peres des désert, et des autres auteurs ecclésiastiques qui ont écrit sur le même sujet.*

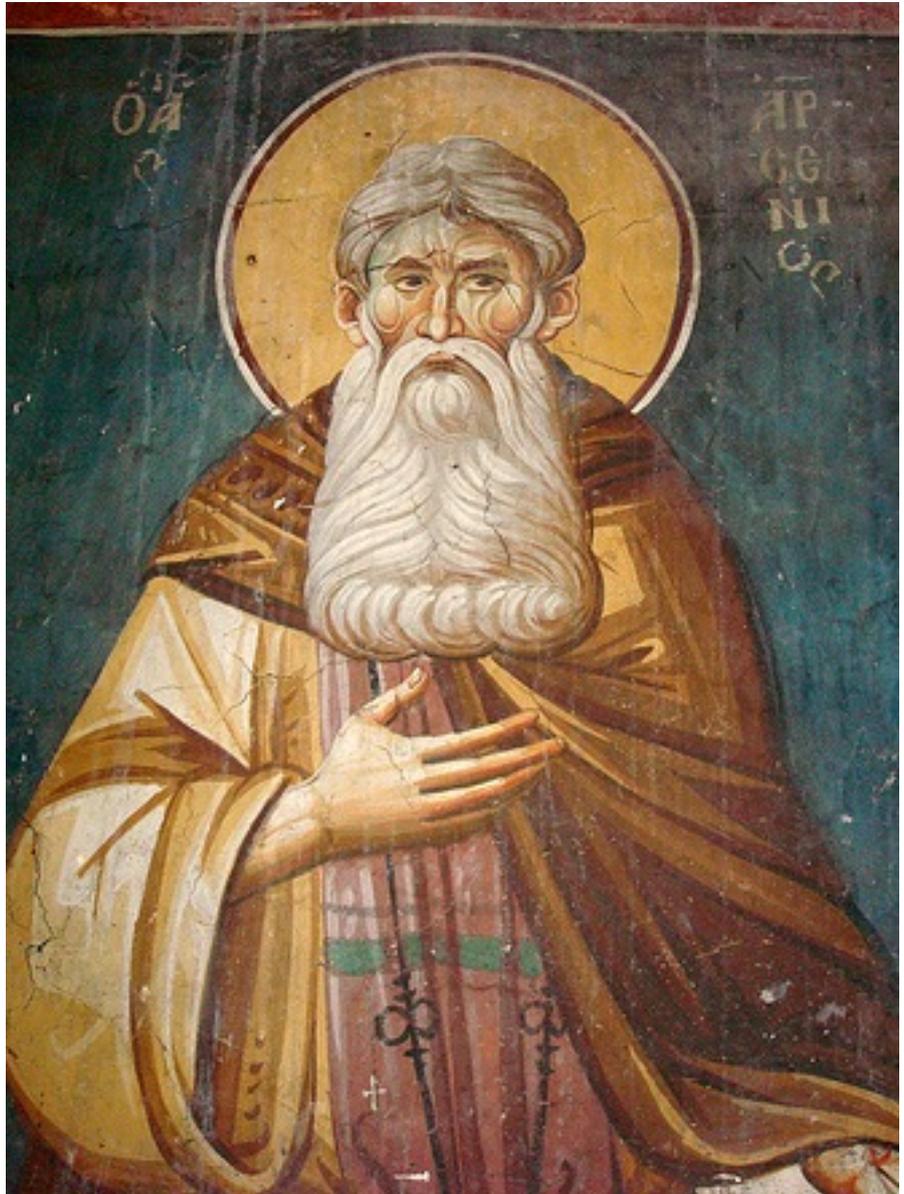
Sous le règne de Théodose, un nommé Arsène fut si estimé et si considéré dans toute la cour, que l'empereur lui mit entre les mains Arcade et Honoré ses enfants, aussitôt après leur baptême. Mais l'amour de Dieu embrasa son coeur de telle sorte, qu'il lui fit abandonner toute la gloire du siècle, pour s'en aller dans le désert de Sceté, afin d'y passer avec ces saints pères, une vie cachée et tranquille, et qu'en se séparant de toutes les douceurs et les délices corporelles, il pût avec une entière application d'esprit s'attacher au Christ son Sauveur, suivant cette parole de David : «Mon âme s'est attachée à toi, et vous m'avez reçu entre vos bras»

Etant encore à la cour, comme il disait un jour à Dieu dans sa prière : «Seigneur apprends-moi ce que je dois faire pour me sauver,» il entendit une voix qui lui répondit : «Arsène fuis la compagnie des hommes, et par ce moyen tu te sauveras.»

Lors qu'il fut dans le désert, faisant la même prière à Dieu, il entendit encore une voix qui lui dit : «Arsène fuis les hommes; garde le silence, et demeure dans le repos.» Car ce sont là les premières choses qu'il faut faire pour se sauver.

Les saints pères de ce désert disaient que comme lors qu'il était à la cour, il était plus richement vêtu que nul autre; de même, quand il fut dans le désert il tâchait d'être plus pauvrement vêtu que pas un des moines.

L'abba Daniel disait, que lors que ce saint homme faisait des corbeilles avec des feuilles de palmier, et que l'eau dans laquelle il les trempait, commençait à se corrompre, il ne voulait pas permettre qu'on la renouvelait; mais il mettait de l'eau fraîche sur cette eau puante) afin qu'elle continuait toujours à sentir mauvais. Sur quoi les frères lui disant : «Pourquoi ne voulez-vous pas souffrir, mon Père, que l'on vous donne de l'eau fraîche, au lieu de cette corrompue, qui remplit toute votre cellule d'une si grande puanteur ?» Il leur répondit : «Ayant continuellement usé des parfums les plus excellents, lors que j'étais dans le monde, il est bien raisonnable que tandis que je suis encore en vie, je supporte cette mauvaise senteur, après en avoir tant eu de si agréables, afin qu'au jour du jugement Dieu me délivrera de la puanteur



inconcevable de l'enfer; et qu'il ne condamne pas mon âme avec celle de ce riche, qui lors qu'il était dans le monde, vivait avec tant de luxe dans les festins et dans les délices.»

Etant continuellement assis, et travaillant de ses mains, il était obligé d'avoir toujours un mouchoir, à cause des larmes qui coûtaient sans cesse de ses yeux.

L'Abba Daniel disait de lui, que le soleil se couchant les samedis derrière lui, lors qu'il était en oraison les mains entendues vers le ciel, il ne cessait point de prier jusques à ce que cet astre venant le lendemain à se lever, lui frappant les yeux. A quoi il ajoutait qu'il parlois aussi les autres nuits sans dormir, et que comme il voulait se reposer un peu pour satisfaire à l'infirmité de la nature, lors que le jour s'approchait, il disait au sommeil : «Viens ici mauvais serviteur,» puis fermait les yeux; et ayant comme à la dérobee, un peu dormi tout assis, il se levait incontinent.

Le même Abba disait aussi, que ce saint étant demeuré malade en Sceté, il se trouva réduit en telle nécessité, qu'ayant besoin de très, peu d'argent, et ne l'ayant pas, il le reçut en aumône, et dit ensuite : «Je te rends grâces, mon Dieu, de ce que tu m'as rendu digne d'avoir besoin de demander l'aumône en ton nom.»

Ce saint homme avait continuellement ces paroles en la bouche : «Arsène, Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde ?» et ces autres : «J'ai toujours eu regret d'avoir parlé, et je n'en ai jamais eu de m'être tu.»

Théophile patriarche d'Alexandrie l'étant venu voir, pour entendre de lui quelques discours de piété, le saint lui dit devant tous ceux qui étaient présents : «Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous ?» Chacun lui ayant répondu qu'oui, et de bon coeur, il ajouta : «En quelque lieu que vous apprendrez que soit Arsène, ne l'y venez plus désormais chercher.»

Le même patriarche voulant une autre fois l'aller visiter, il envoya savoir auparavant, s'il lui ouvrirait sa porte. Il répondit : «s'il vient seul, je la lui ouvrirai; mais s'il vient en compagnie, je ne demeurerai pas davantage ici.» Sur cette réponse le patriarche se résolut de n'y point aller afin de n'être pas cause que le saint abandonnait ce lieu-là.

Une vierge romaine fort riche et fort vertueuse, sachant en quelle réputation de sainteté était le bienheureux Arsène, partit de Rome pour l'aller chercher, et arriva en Alexandrie, où ayant été fort bien reçu du patriarche Théophile, elle le conjura de faire en sorte envers ce saint homme, qu'il eût agréable de la voir. Le patriarche l'étant donc allé trouver pour ce sujet, lui dit : «Mon père, une dame romaine de grande vertu et de grande condition, est arrivée en ce pays, et n'a entrepris un si long voyage, que par le seul désir de vous voir, et de recevoir votre bénédiction : ce qui me fait vous prier de tout mon coeur, de vouloir faire une partie du chemin, pour lui accorder cette grâce.» Le Saint n'ayant pu s'y résoudre, cette dame ne perdit pas néanmoins courage; mais fit seller ses chevaux, et dit : «Je me confie en Dieu, que je le verrai, et que mon espérance ne fera point vaine, puis que ce n'est pas l'envie de voir un homme qui m'a fait faire un si long chemin, y en ayant assez au lieu d'où je viens mais seulement le désir de voir un prophète. Etant arrivée à la cellule de ce serviteur de Dieu, elle le trouva qui se promenait au dehors, et se jeta aussitôt à ses pieds, le visage contre terre. Le saint l'ayant relevée, lui dit : «Si c'est feulement mon visage que vous désirez de voir, me voilà, regardez-moi.» Ces paroles la surprirent de telle forte, qu'elle n'osait lever les yeux; et il continua ainsi : «Si l'on vous avait rapporté quelques-unes de mes actions, qui vous eussent édifiée, vous deviez vous contenter de les considérer en vous-même, sans penser pour me venir voir, à traverser un si grand espace de mer. Ignorez-vous qu'étant femme, vous ne devez point sortir de votre maison; et n'êtes-vous venue ici que pour pouvoir dire à votre retour à Rome, que vous avez vu Arsène, afin de donner envie à d'autres de passer aussi la mer pour me venir voir ?» Elle lui répondit : «Si Dieu veut que nulle autre ne vienne ici, je laisse cela à sa disposition; je vous demande seulement de le prier pour moi, et de me conserver en votre mémoire.» – «Je prie Dieu, lui repartit le saint, qu'il efface la votre de mon coeur.» Ces paroles l'affligèrent tellement, que le patriarche l'étant venu voir à son retour en Alexandrie, et lui ayant demandé comment s'était passée sa visite, elle lui dit, après les lui avoir rapportées, qu'elles la feraient mourir de douleur. Il la consola, en lui disant : «Ne savez-vous pas que vous êtes femme ? d'autant que c'est d'ordinaire par les femmes que le démon combat les hommes, c'est pour cela qu'il veut effacer votre visage de son coeur; mais quant à votre âme, ne doutez point qu'il ne prie pour elle.»

Quelques moines étant partis de la Thebaïde pour aller acheter du lin, ils dirent entre eux : «Servons-nous de cette occasion pour voir Arsène.» Lors qu'ils furent arrivés en sa cellule, Daniel son disciple l'ayant averti de leur venue, il lui dit : «Mon fils, recevez-les, et

exerce envers eux l'hospitalité. Mais quant à moi laissez-moi regarder le ciel. Car ils ne me verront point.»

Un moine étant venu pour voir le Saint et ayant frappé à la porte, il lui ouvrit dans la créance que c'était Daniel son disciple. Mais voyant que ce n'était pas lui, il se jeta le visage contre terre; et l'autre le priant de se lever, il lui répondit : «Je ne me lèverai point que tu ne sois sorti.» Ce qui ayant duré quelques heures; le moine se retira sans l'avoir pu voir. Et toutes les fois que le saint allait à l'église avec les autres pères, il se mettait derrière un pilier, afin de ne voir personne, et n'être point vu.

Un moine étant venu en Sceté pour voir le saint, et les frères le priant de se reposer et de manger auparavant, il leur répondit qu'il mangerait point qu'après l'avoir vu. L'un d'eux le mena ensuite vers le saint, et ayant frappé à la porte le fit entrer dans sa cellule. Arsène les ayant reçus, ils firent oraison et s'assirent. Mais le saint ne leur disant rien, ce frère qui avait amené l'autre, croyant que sa présence en était la cause, leur dit qu'il les allait laisser. Sur quoi celui qui avait eu tant de passion de voir le serviteur de Dieu, étonné de ce grand silence, dit à ce moine qui l'avait conduit : «Je m'en irai donc aussi avec vous, mon frère»; et ainsi ils se retirèrent. De là étant allé trouver le saint abba Moïse, autrefois chef des voleurs, il les reçut fort bien et les fit manger. Après qu'ils l'eurent quitté, ce frère qui avait servi de guide à l'autre, lui dit : » Maintenant que tu as satisfait au désir que tu as de voir ces deux grands serviteurs de Dieu dites-moi, je vous prie, lequel tu estime davantage ?» Il lui répondit : «C'est celui qui nous a si bien reçus et si bien traités.» Ceci ayant été rapporté aux plus anciens d'entre les Pères, l'un d'eux pria Dieu de lui faire connaître d'où pouvait procéder que saint Arsène par l'amour qu'il lui portait, fuyait avec tant de soin la vue et la conversation des hommes, et que saint Moïse au contraire, poussé de ce même amour, recevait si bien tous ceux qui l'allaient trouver. Étant tombé ensuite en extase, il vit deux bateaux flottants sur le Nil, dans l'un desquels était saint Arsène avec le saint Esprit, en grand silence et en grand repos; et dans l'autre était le saint abba Moïse avec des anges de Dieu qui lui remplissaient la bouche de miel.

L'abba Marc disant au saint : «D'où vient, mon Père, que vous nous fuyez ?» Il lui répondit : «Dieu sait combien je vous aime; mais je ne puis être en même temps avec lui et avec les hommes. Car au lieu que les anges, quoi que presque infinis en nombre, n'ont une même volonté, les hommes en ont diverses, et ainsi je ne saurais quitter Dieu pour converser avec les hommes.

L'abba Daniel disait qu'un certain officier ayant apporté à saint Arsène le testament d'un sénateur son parent qui lui laissait une fort grande succession, il voulut le déchirer. Sur quoi cet homme se jetant à ses pieds le supplia de n'en rien faire, parce qu'il y irait de sa tête. «Comment a-t-il pu, dit alors le saint, me faire son héritier, puis qu'il y a si peu qu'il est mort, et qu'il y a si longtemps que je le suis ?»

Quelqu'un n'ayant donné des pois chiches aux moines de Sceté, ils n'en envoyèrent point au saint, parce qu'il y en avait trop peu; ce qu'ayant su, il cessa d'aller à l'église comme il avait accoutumé, et dit : «Vous m'avez excommunié, mes pères, en ne me faisant point part des largesses que Dieu vous a faites, parce que je n'en suis pas digne.» Cette humilité les édifia tous extrêmement; et ils lui envoyèrent ensuite par un prêtre de ces pois chiches, qu'il reçut comme un grand présent, et revint avec lui avec beaucoup de joie à l'église.

L'abba Daniel disait que le saint racontait un jour ceci aux frères, comme s'il l'eût oui dire d'un autre, encore qu'il y ait sujet de croire que c'était à lui même que cela était arrivé. Un moine fort âgé étant assis dans sa cellule, entendit une voix qui lui disait : «Sors dehors; et je te montrerai quelles sont les oeuvres des hommes.» Il se leva aussitôt, et puis sortit. Alors cette voix lui montra un Ethiopien fort noir, qui avec une cognée coupait du bois donc il faisait une grande charge pour l'emporter, sans en pouvoir venir à bout parce qu'elle était trop pesante, ce que voyant il coupait encore d'autre bois qu'il ajoutait au premier. Il lui fit voir aussi un autre homme qui était sur le bord d'un lac dont il tirait de l'eau, et la mettait dans un muid; d'où elle s'enfuyait aussitôt, à cause qu'il était percé par en bas. Cette même voix lui dit aussi : «Viens, suis-moi : je te ferai voir une autre chose;» et soudain il aperçut un grand bâtiment comme d'un temple et deux hommes à cheval qui portaient ensemble sur leurs épaules une longue perche de travers, et voulaient en même temps entrer dans ce Temple. Ce qu'ils ne pouvaient, d'autant que cette perche les en empêchait. Cette voix lui expliqua ensuite ce que signifiaient ces visions, en lui disant : «Celui qui coupe ce bois, et ajoute toujours à son fardeau, représente celui qui étant chargé de quantité de péchés, au lieu de s'en corriger et d'en faire pénitence à y en ajoute encore de nouveaux. Cet autre qui puise de l'eau dans un lac, ressemble à celui qui fait quelques bonnes oeuvres; mais qui d'un autre côté commet un si

grand nombre de péchés, qu'elles en font entièrement étouffées. Et ces deux qui portent une perche sur leurs épaules font l'image de ces moines, qui portent à la vérité le saint joug de la vie monastique; mais qui se justifient eux-mêmes dans leur coeur avec vanité sans vouloir céder aux autres, refusent de marcher humblement dans le chemin que Jésus Christ notre Sauveur nous a montré par son exemple, et qu'il nous a si fort recommandé en nous disant : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur et vos âmes seront dans le repos et dans le calme.* Ainsi à cause de leur orgueil Jésus Christ le Roi du ciel leur ferme l'entrée de son royaume ; ce qui fait voir, comme dit l'Apôtre qu'il faut travailler à son salut avec crainte et tremblement.»

Un moine disant un jour à saint Arsène : «Mon Père, je travaille de tout mon pouvoir pour méditer ce que j'ai appris par coeur de l'Écriture sainte, ans que mon esprit néanmoins en soit touché, parce que je n'en entends pas bien le sens : ce qui me met dans une grande tristesse.» Il lui répondit : «Mon fils ne discontinuez pas pour cela de méditer sans cesse ces paroles de vie et de salut. Car j'ai appris que le bienheureux abba Poëmen et plusieurs autres des saints pères disaient, qu'encore que ceux qui conjurent les serpents n'entendent pas les mots dont ils se servent pour les conjurer; les serpents n'ignorent pas néanmoins quelle en est la force et la vertu et ainsi demeurent sans aucun pouvoir de nuire et leur obéissent. De même encore que nous n'entendions pas le sens de l'Écriture sainte les démons laissent pas de l'entendre, et étant épouvantés par la puissance de ces divines paroles; ils nous quittent et s'enfuient, d'autant qu'ils ne sauraient résister à ces mots sacrés que le saint Esprit a proféré par la bouche de les serviteurs les prophètes et les apôtres.

Lorsque Sceté fut ravagé par les barbares, et que le saint fût obligé d'en sortir, il dit en pleurant : «La trop grande multitude de peuple a été cause de la ruine de Rome, et la trop grande multitude de moines a causé celle de Sceté.

Un saint père d'Égypte à qui le Saint communiquait un jour ces pensées pour recevoir les avis, lui disant : «Mon père comment étant aussi savant que vous êtes dans les langues Grecque et Latine communiquez-vous vos pensées à un homme aussi ignorant et aussi rustique que moi ?» Il lui répondit : «J'avoue, qu'étant dans le monde j'ai acquis la connaissance de ces deux langues, mais depuis que je l'ai quitté, je n'ai pu encore apprendre l'alphabet de cet ignorant et de ce rustique.»

L'abba Daniel disait de lui, qu'encore qu'il pût expliquer excellemment les passages les plus difficiles de l'Écriture sainte, il n'en parlait jamais néanmoins, et n'avait point voulu écrire de lettres, que par une grande nécessité.

Le même abba Daniel disait avoir entendu dire au saint, qu'un bon père qui était admirable en ses actions et simple en sa foi, et qui errait par ignorance, disant que le pain que nous recevons dans la sainte Communion, n'est pas le véritable Corps du Christ; mais seulement sa figure; deux autres anciens pères qui l'entendirent parler de la sorte, sachant qu'il était très vertueux, et ainsi jugeant qu'il l'avait dit innocemment et par une pure simplicité vinrent le trouver et lui dirent : «Mon Père, un infidèle nous disait, il y a quelque temps, que le pain que nous prenons dans la sainte Communion n'est pas le véritable Corps de Jésus Christ, mais seulement sa figure.» Il leur répondit : «C'est moi-même qui ai dit cela.» Alors ils lui repartirent : «Au nom de Dieu, mon père, ne soyez pas dans une telle opinion : mais crois comme l'Eglise catholique nous l'enseigne, et comme nous le croyons, que ce pain est le Corps même de Jésus Christ; et que ce vin est son sang, non pas seulement en figure, mais selon la vérité. Car comme Dieu au commencement prit de la terre, et forma l'homme à son image, sans que personne ose dire que l'homme ne soit pas l'image de Dieu, quoi que Dieu soit incompréhensible. Ainsi nous croyons que ce pain que Jésus Christ a dit être son Corps, l'est véritablement et en effet.» Le vieillard leur repartit : «Si je ne le vois de mes propres yeux, je ne demeurerai point satisfait de ce que vous dites.» Alors ils lui dirent : «Prions Dieu durant toute cette semaine sur le sujet de ce grand mystère, et j'espère qu'il nous en donnera la connaissance.» Le vieillard s'y accorda avec joie, et pria Dieu en cette sorte : «Jésus Christ, qui es mon Seigneur et mon Maître, si tu vois dans le fond de mon coeur que ce n'est pas par malice, mais seulement par ignorance, que je suis incrédule dans ce mystère, donne-m'en, s'il te plaît, la connaissance.» Ces deux autres vieillards de leur côté, s'étant retirés dans leurs cellules, prièrent aussi Dieu en ces termes : «Seigneur Jésus Christ, révèle, s'il te plaît, ce mystère à ce bon vieillard, afin qu'entrant dans la créance qu'il est obligé d'avoir, il ne te serve pas inutilement.» Dieu les exauça tous trois. Car la semaine étant finie, et étant allés tous ensemble le dimanche à l'Eglise; où ils se mirent sur une botte de jonc, ce bon vieillard au milieu d'eux, après qu'on eut offert les pains sur l'autel, Dieu leur ayant ouvert les yeux, ils virent eux seuls comme vu jeune enfant sur l'autel; et quand le prêtre étendit les mains pour

rompre le pain, ils virent aussi un ange de Dieu descendre du ciel avec un couteau à la main, qui coupa cet enfant en deux, et reçut son sang dans le Calice; lors qu'ensuite le prêtre rompit le pain en de plus petites parties, ils virent l'ange qui coupa aussi en morceaux les membres de cet enfant. Ce bon vieillard après cela, étant allé pour communier il reçut seul au lieu de pain de la chair toute sanglante; ce que voyant il fut saisi d'une grande crainte, et s'écria : «Seigneur, je crois que le pain qui est sur l'autel, est ton Corps; et que ce vin est ton Sang.» Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que pour preuve de la vérité de ce mystère, ce morceau de chair qui était dans sa main, se chargea en pain, et il le porta en sa bouche, en rendant grâces à Dieu. Ces deux bons vieillards, qui lui avaient témoigné leur charité en une occasion si importante, lui dirent ensuite que Dieu connaissant notre infirmité, et que nous ne saurions vivre de viande crue, il avait voulu en faveur de ceux qui le reçoivent avec foi, changer son Corps en pain, et son Sang en vin. Et après avoir remercié notre Seigneur, de ce que sa bonté n'avait pas permis que les travaux de ce saint vieillard lui eussent être inutiles, ils s'en retournèrent avec joie dans leurs cellules.

Le Saint connaissant que la fin de sa vie s'approchait, il dit à ses disciples : «Je ne demande autre chose de votre charité à tous quand je serai mort, sinon que l'on se souvienne de moi lors qu'on offrira le saint Sacrifice. Que si j'ai fait quelque bonne oeuvre durant ma vie, je la trouverai alors.» Et voyant que ces paroles les avaient troublés, parce qu'elles leur faisaient juger que le temps de son départ approchait, il ajouta : «Mon heure n'est pas encore venue, et alors qu'elle le sera, je ne manquerai pas de vous en avertir. Mais vous paraîtrez avec moi devant le divin tribunal de Jésus Christ si vous donnez quoi que ce soit de mon corps pour le garder comme des reliques.» – «Que ferons-nous donc, mon Père, lui repartirent-ils, puis que nous ne savons pas comme on ensevelit les morts ?» – «Et ne saurez-vous, leur répondit-il, m'attacher une corde au pied et me traîner ainsi à la montagne ?»

Étant prêt de rendre l'esprit, il commença à pleurer. Et les frères lui disant : Pourquoi pleure-tu mon Père ? As-tu donc aussi comme les autres, peur de la mort ? Il leur répondit : «Oui certes, j'en ai grande peur; et cette crainte ne m'a jamais quitté depuis que je suis moine.» L'abba Poëmen voyant qu'il était expiré, dit : «Que tu es heureux, Arsène, de vous être tant pleuré toi-même durant que tu étais encore au monde, puisque ceux ne le pleurent pas en cette vie pleureront éternellement en l'autre, étant impossible que nous ne pleurions, ou par notre propre volonté, tandis que nous sommes ici-bas, ou par la violence des tourments que nous souffrirons quand nous ferons morts.»

Son visage paraissait tout angélique, comme on dit qu'était celui de Jacob. Il était grand, et de belle taille; mais assez sec et courbé, à cause de sa vieillesse. Ses cheveux blancs le rendaient encore plus vénérable. Il avait la barbe extraordinairement grande; mais il n'avait plus de poil aux paupières, d'autant que ses pleurs continuels l'avaient fait tomber. Il mourut à l'âge de quatre-vingt quinze ans, dont il en passa quarante dans la Cour de l'Empereur Théodose, quarante en Sceté, dix à Trohé, qui est au dessus de Babylone, à l'opposite de la ville de Memphis, trois en Canapé d'Alexandrie, et deux en ce même lieu de Trohé, où étant retourné il finit sa course dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix, parce que c'était un homme saint et rempli de foi et du saint Esprit.

Théophile Patriarche d'Alexandrie, de sainte mémoire, étant près de rendre l'esprit, dit : «Ô Arsène que tu es heureux d'avoir eu continuellement devant les yeux cette dernière heure.»